

JEAN-CLAUDE FORGET

# Des mots et des tournures

Origine et signification de 400 expressions idiomatiques

COLLECTION

LE BON MOT

Ouvrir une boîte de Pandore

Battre la mesure S'en moquer comme de l'an quarante

Le **COLLECTION** Travailler au noir Être une autre paire de

Bayer aux corneilles Tenir le haut du pavé

Mettre la puce à l'oreille Dormir comme un loir

Faire chou blanc Clouer au pilori

Découvrir le pot aux roses Prendre ses cliques et ses claques

Avoir d'autres chats à fouetter Payer rubis

Sabler le champagne Se porter comme un chat

comme larrons en foire Tomber dans les pompes

en front Porter un toast Être tiré à quatre épingles

Avoir une dent contre quelqu'un Réparer les pots

nir en queue de poisson Donner du fil à retordre

 LES ÉDITIONS DE  
L'HOMME

Devoir une fière chandelle à quelqu'un Verser de



## AVANT-PROPOS

Les expressions que nous employons ne sont pas nées du hasard. Elles se sont façonnées à travers une multitude de langues, de dialectes et d'argots. Elles ont varié au gré des bouleversements : mutations sociales, évolution des mœurs et des valeurs, changements politiques, événements historiques, développements technologiques... Elles expriment, par leur usage même, les us et coutumes des époques. Elles sont teintées tant par les sagesses populaires que par les traditions, les croyances et les superstitions, les singularités d'un lieu...

Souvent, leurs sens surprennent ; à d'autres moments, c'est leurs origines qui apparaissent incongrues. Il arrive même qu'elles expriment des réalités différentes, selon les régions de la francophonie.

Cet ouvrage, fruit d'une véritable et passionnante enquête, a privilégié les tournures présentant les meilleures anecdotes et le plus grand intérêt, tout en mettant à l'avant-plan les preuves linguistiques, littéraires, historiques et autres, ce qui explique les références à un grand nombre de livres anciens. De nombreux lexicographes, dont les œuvres sont citées à la fin, ont accompagné ce long périple.

Écrire cette histoire ne fut pas de tout repos. Parfois, un épais brouillard planait sur l'une ou l'autre des formules, fait de contradictions, d'explications alambiquées, de demi-vérités. Comme les approximations n'étaient pas de mise, la consultation d'un grand nombre d'auteurs fut donc nécessaire ; Pierre-Marie Quitard, Pierre Lebourg de la Mésangère, Philibert-Joseph Le Roux, Charles de Méry, Charles Ferrand, Didier Loubens et plusieurs autres ont donc aidé à situer les expressions dans leur contexte, à mesurer leur évolution, en plus de suggérer mille anecdotes.

Malgré toute l'attention apportée, il se pourrait que des erreurs se soient glissées. Veuillez ne pas nous en tenir rigueur.

Agréable découverte !

## ÉCLAIRER LA LANTERNE DE QUELQU'UN

*Renseigner quelqu'un, lui donner des informations qui lui permettent de mieux comprendre.*

C'est au romancier, homme de théâtre, poète et fabuliste Jean-Pierre Claris de Florian que nous devons cette tournure un peu vieillie, mais encore usitée. S'adressant aux « beaux esprits dont la prose et les vers » étaient souvent mal compris, bien qu'esthétiquement admirables, il leur racontait qu'un homme possédait un singe<sup>36</sup> dont les tours ravissaient le public.

Un jour que son maître s'attardait à la taverne, le primate décida de monter son propre numéro. Après avoir réuni nombre d'animaux, il leur proposa une projection avec une lanterne magique, leur présentant image après image, en les commentant longuement...

*Ma foi, disait un chat, de toutes les merveilles,  
Dont il étourdit nos oreilles,  
Le fait est que je ne vois rien.  
Ni moi non plus, disait un chien. (...)  
Il n'avait oublié qu'un point :  
C'était d'éclairer sa lanterne.*

Cette fable fut publiée en 1792 et c'est à partir de là qu'on commença à dire: *Il a oublié d'éclairer sa lanterne*, pour signifier à un interlocuteur qu'il manquait un point important à son raisonnement. Ce transfert de sens se comprend aisément vu la popularité de l'appareil dans les spectacles. Un opérateur qui aurait malencontreusement oublié d'éclairer ses plaques de verre se serait sûrement fait huer, scénario qu'aurait pu imaginer Florian s'il avait poussé sa fable plus loin.

D'autres expressions sont nées du même lien entre compréhension et éclairage: *mettre quelque chose en lumière, éclaircir un doute, s'éclaircir les idées, voir sous un autre jour...* Dire de quelqu'un qu'*il n'est pas une lumière...* démontre qu'il a grandement besoin qu'on *éclaire sa lanterne!*

---

36. Voir aussi la rubrique *Payer en monnaie de singe*.

## METTRE LES POINTS SUR LES « I »

*Donner minutieusement toutes les précisions possibles  
pour faire comprendre un sujet.*

*On aura quelque part omis une virgule;  
Que sais-je? On n'aura pas mis les points sur les is;  
Aussi-tôt cela forme un procès ridicule  
Un partage, un divorce, un grabuge enragé...*  
– Nivelles de La Chaussée, *La fausse antipathie*, 1744

Il faut remonter au Moyen Âge pour trouver la source de cette locution. Aux environs du XII<sup>e</sup> siècle, l'écriture gothique, dite *textura* – parce que ses traits faisaient penser à des fils de trame –, s'imposa dans plusieurs pays d'Europe occidentale. Les parchemins étant rares et chers, la densité de cette calligraphie et ses longs fûts verticaux, à la fois ronds et pointus, permettaient de gagner de l'espace, en plus d'évoquer l'architecture gothique. En utilisant des plumes à pointes coupées, on obtenait une esthétique nouvelle, chaque lettre devant faire l'objet d'une rotation de plume ou d'une retouche avec son coin, une fois le corps principal tracé. Dès lors, elle occupa une place prépondérante dans la copie des manuscrits de toutes sortes: livres de chasse, bestiaires, recueils de fables, romans courtois et de chevalerie, livres d'heures, actes légaux...

Le hic, c'est que, dans ce style graphique, plusieurs lettres qui pouvaient être accolées étaient constituées de bâtons verticaux identiques. Le « m », par exemple, en comprenait trois, les « n » et « u » deux chacun, et ainsi de suite. Il devenait évident que les scribes pouvaient se fourvoyer en recopiant des textes. C'est donc par souci de clarté qu'ils prirent l'habitude d'apposer un trait sur les « i », qui deviendra plus tard un point et s'étendra aux « j ».

C'est ce sens de clarifier les choses, d'expliquer complètement tout ce qui était obscur, jusqu'à être parfois pointilleux, qui nous est resté. D'aucuns complètent la tournure par manière d'insistance: *mettre les points sur les i... et les barres sur les t!*

## RIVER SON CLOU À QUELQU'UN

Voir aussi la rubrique *Rabattre/Rabaïsser le caquet à/de quelqu'un*.

*Réduire quelqu'un au silence par une réplique cinglante, lui tenir tête.*

Le verbe *river* existe depuis le XII<sup>e</sup> siècle et a toujours signifié « fixer solidement ». La formule découlerait de l'attache avec laquelle on chevillait une entrave de fer au cou des galériens<sup>110</sup>.

C'est probablement à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, sous la plume de Philippe de Commines, qu'apparut le sens métaphorique. En 1611, Randle Cotgrave le donnait comme équivalent de *répondre du tac au tac\**. Mais c'est Antoine Furetière qui en précisa le sens actuel, en parlant d'un homme à qui on a « répondu fortement, & avec quelque sorte de correction & d'avantage ».

---

## ROULER SUR L'OR

Voir aussi la rubrique *Être riche comme Crésus*.

*Être très riche.*

Cette locution, née quelque part au XVII<sup>e</sup> siècle, trouve peut-être ses racines dans le fait que les pièces de monnaie roulent facilement lorsqu'elles tombent par terre. On disait à cette époque *l'argent roule dans une maison* pour signifier qu'il y en avait en abondance. Et un proverbe ancien affirmait : « L'argent est rond, il faut qu'il roule » ; ce qui s'appliquait aussi à l'or.

Au début, on disait *se rouler sur l'or et sur l'argent* et c'est probablement de cette forme pronominale que vient notre expression. Celui qui est très riche possède un tel tas d'or qu'il pourrait littéralement se coucher dessus et s'y rouler, comme on *se roule dans le gazon* !

Il se pourrait que le fabuleux eldorado des conquistadors espagnols<sup>111</sup>, dont Voltaire se moquait dans son roman *Candide ou L'optimisme*, ne soit pas

---

110. Voir la rubrique *Être dans une galère*.

\* Voir la rubrique *Répondre du tac au tac*.

111. Voir la rubrique *Ne pas être le Pérou*.

étranger à sa popularisation : Cacambo et Candide, après avoir dîné dans une auberge, voulurent payer leur écot avec deux des pièces d'or qu'ils avaient ramassées en chemin... ce qui fit rire leurs hôtes, car elles s'y trouvaient si abondantes que les gens les considéraient comme de simples cailloux !

C'est plutôt au négatif, *Je ne roule pas sur l'or*, que la formule est aujourd'hui employée.

---

## **SABLER/SABRER LE CHAMPAGNE**<sup>112</sup>

*Fêter un événement en buvant du champagne.*

Aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, *sabler du vin* signifiait « boire son verre d'un seul trait, faire cul sec ». Cette acception est magnifiquement décrite dans le roman satirique de Diderot, *Jacques le Fataliste* : « Tout en balbutiant, Jacques, en chemise et pieds nus, avait sablé deux ou trois rasades sans ponctuation, comme il s'exprimait, c'est-à-dire, de la bouteille au verre, du verre à la bouche. »

Le choix du verbe *sabler* a donné lieu à bon nombre d'interprétations. Diderot et d'Alembert y ont vu un lien avec le travail des fondeurs coulant leurs métaux en fusion dans des moules à base de sable fin. Ainsi, écrivaient-ils, le buveur avale son élixir en versant « brusquement la boisson tout-à-la-fois dans la bouche ; & la langue (conduisant) le tout dans le gosier avec la même vitesse ».

D'autres ont prétendu que le verbe viendrait plutôt d'une vieille méthode consistant à rafraîchir les bouteilles en les enfouissant dans du sable mouillé. Mais cela reste à prouver.

De son côté, le lexicographe Émile Littré se référait aux premières productions de champagne, à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Comme les bouchons ne fermaient pas hermétiquement, le gaz s'évaporait avec le temps, diminuant ainsi l'effervescence. Les producteurs avaient donc imaginé un stratagème : enduire de sucre l'intérieur du verre après y avoir soufflé de la buée, lui donnant ainsi l'apparence d'avoir été sablé. Au contact de l'édulcorant, le

---

112. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, on employa parallèlement *fesser le champagne* : boire beaucoup sans en être incommodé.

champagne moussait immanquablement... Mais il fallait alors le boire vite, presque d'un trait!

Cette méthode fut aussi pratiquée par les aristocrates russes, mais c'était pour une tout autre raison : ils voulaient adoucir le vin qu'ils trouvaient trop sec. Un rappel romantique du sable fin des rives de la mer Noire!

Quant à l'autre tournure, elle se rapporte à une pratique expéditive et machiste qui consiste à ouvrir une bouteille sans la déboucher, en tranchant le col d'un seul coup de sabre, comme il se doit! Cette technique aurait – car ce n'est pas le point de vue de tous – été mise de l'avant par les hussards de Napoléon. Au retour d'une victoire, les officiers de ce régiment, voulant rendre hommage à leur virilité et à leur vigueur, auraient pris l'habitude d'ouvrir des bouteilles du précieux liquide dans un geste spectaculaire et magistral qu'ils dédiaient aux dames... En 1986, des Français ont fait renaître cette approche martiale en créant la Confrérie du sabre d'or. Les membres s'y distinguent après avoir obtenu le titre de sabreur, puis celui de chevalier sabreur, de maître sabreur, d'officier et enfin de commandeur.

Quoi qu'il en soit des deux verbes, depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, ils signifient tout simplement « ouvrir une bouteille pour célébrer un heureux événement », et ne s'appliquent plus qu'au champagne et à ses semblables.

---

## **SAUTER/PASSER DU COQ À L'ÂNE**

*Passer sans transition et sans motif d'un sujet à un autre.*

*... j'ai écrit dans les interlignes de si horribles galimatias  
et des coq-à-l'âne si ridicules, que cela ne ressemble plus à un ouvrage.*

— Voltaire, Lettre à Frédéric II le Grand, 20 juillet 1740

C'est le poète de la Renaissance Clément Marot qui a d'abord fait de cette locution un véritable genre littéraire, dont la vogue dura jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, lorsqu'il intitula trois de ses écrits : *Epistre du coq a l'asne*, *Epistre de l'asne au coq* et *Du coq a l'asne faict a Venise*. Quelques années plus tard, l'essayiste Thomas Sébilet assurait que le *coq-à-l'âne* nommait certaines formes de satires, caractérisées par leurs « incohérents propos ».



L'acception de causerie sans suite exista donc dès le départ et Antoine Furetière en donna cette définition, en 1690: «Un propos rompu, dont la suite n'a aucun rapport au commencement: comme si quelqu'un, au lieu de suivre un discours qu'il auroit commencé de son coq, parloit soudain de son asne, dont il n'étoit point question.»

Quelques auteurs, notamment le librettiste Étienne de Jouy, ont prétendu que si tant de gens font aujourd'hui des *coq-à-l'âne*, ce serait à l'imitation d'un «certain avocat qui, ayant à parler d'un coq et d'un âne, parlait de l'âne à propos du coq et du coq à propos de l'âne...». Jouy ajoutait: «Ces gens-là sont plus nombreux qu'on ne pense; ils meublent les salons, ils abondent dans les assemblées délibérantes, ils fournissent les académies de Mémoires...»

D'autres, comme Pierre-Marie Quitard, ont préféré une autre origine: «Il y a une fable très ancienne – malheureusement, aucun auteur ne la nomme – dans laquelle figure un coq raisonnant avec un âne. Comme le dialogue, dans cette pièce burlesque, n'a pas le sens commun, il est probable que c'est à cause de cela qu'on a désigné un raisonnement absurde par le mot composé *coq-à-l'âne*, et qu'on a dit faire des *coq-à-l'âne* et sauter du coq à l'âne.»

Quoi qu'il en soit, la formule dérive à coup sûr de *saillir du coq à l'âne*, attestée en 1370, époque où le mot *ane* sans accent (aussi orthographié *asne* ou *azne*) désignait... une cane! La confusion serait due à l'homophonie des termes *ane* et *âne*, le premier dérivant du latin *anas* (canard, cane) et le second d'*asinus*.

Il semblerait, en effet, que les coqs, très portés sur la chose, s'essayaient parfois avec des canes, qu'ils prennent pour des poules, et un proverbe allemand tendrait à corroborer cette hypothèse: *Irren ist menschlich, sagt der Hahn, und stieg von der Ente* (L'erreur est humaine, dit le coq – *Hahn*, en allemand –, et il descendit de la cane)!

*Saillir du coq à l'âne* est donc devenu, sans doute avant le XVI<sup>e</sup> siècle où il était déjà couramment utilisé, *sauter du coq à l'âne*, et désigna rapidement les personnes qui manquent de suite dans les idées ou qui vont d'un sujet à un autre.



Photo: © Julia Marois

## Des mots et des tournures

**Jean-Claude Forget** est professeur retraité. Formé en français et en morale, il continue de s'adonner à sa passion pour les mots et la langue française en découvrant avec bonheur ses mille et un trésors. Il est le président fondateur de la Corporation de développement culturel de l'Est de l'île de Montréal.

Énigmatiques, amusantes, lyriques ou singulières, les formules consacrées qui émaillent notre discours ont chacune une anecdote à raconter. Dans un grand souci d'exhaustivité et avec un plaisir évident, l'auteur a parcouru des centaines de références pour mieux déchiffrer la provenance, l'évolution et l'emploi de ces tournures colorées. Sous sa plume, accompagnées de citations célèbres, de clins d'œil à la littérature, à la chanson et aux mœurs d'hier et d'aujourd'hui, les expressions de tous les jours prennent vie pour nous rapporter, en toute humilité, des détails surprenants de notre Histoire.

ISBN 978-2-7619-3253-0



9 782761 932530

  
Groupe  
**Livre**  
Québecor Média inc.